4B - Témoignages de Robert BAUDUIN et Marguerite ELICHABE sur la Seconde guerre mondiale 1939-1945

Rédaction : Nicole BAUDUIN et Denise DEVATINE, le 01/11/2021
Photographies : Denise DEVATINE

Robert BAUDUIN et Marguerite ELICHABE,
leurs témoignages sur la guerre de 1939-1945.

Robert BAUDUIN est né le 20 mars 1918.
Il a en partie été élevé par sa tante à Galharague (hameau de Menditte sur la colline en direction de Sainte-Barbe).

Robert fréquente le même collège à Mauléon qu'André et Henri ELICHABE.
C'est ainsi qu'ils font connaissance et deviennent amis.

Et Robert habitant à proximité de la famille Elichabe, il est souvent invité à la maison « Uhaltia » et apprécié par la famille, et notamment par le père Fabien Elichabe, qui est toujours prêt à recevoir famille et amis.

Voici quelques photographies de Robert prises par Andrée Elichabe, épouse de Fabien.

Pendant les années de collège, vers 1930
Photo de gauche : Robert Bauduin, Albert Walmé et André Elichabe.
Photo de droite : André et Henri Elichabe, Robert Bauduin
(de gauche à droite)

Robert Bauduin avec la famille ELICHABE

Ci-contre : vers 1935, Robert est à droite, avec André et Henri Elichabe à gauche, et Albert Walmé derrière.

Ci-dessous : vers 1937, avec les huit enfants Elichabe réunis.
Marguerite Elichabe est à côté de Robert ; Henri et André Elichabe les encadrent.
Les autres enfants Elichabe sont, par ordre d'âge décroissant :
Marie-Thérèse, Anne-Marie, Fernande, Pierre et Françoise.

Témoignage de Robert BAUDUIN
sur la guerre de 1939-1945
(souvenirs recueillis en janvier 2010 par sa fille Nicole Bauduin)

« Je me suis engagé dans l'armée comme volontaire pour 3 ans le 29 octobre 1936 dans un régiment disciplinaire. A l'époque, j'ignorais ce que cela signifiait, mais j'ai vite appris qu'à la suite du refus d'une partie de ce régiment de monter à l'attaque pendant la guerre 1914-1918 la punition de ce régiment s'est soldée par 50 ans de discipline, ce qui voulait dire que la mission de l'encadrement de ce régiment était d'en faire « baver » aux soldats, en particulier aux jeunes recrues.

J'ai été envoyé sur le front dans le Haut-Rhin, du côté de Wissembourg, le 1er septembre 1939. Ma mission était de surveiller de nuit les lignes ennemies pour renseigner sur leur position les soldats français et, si possible, pour ramener des prisonniers allemands en vue d'un interrogatoire.

Ensuite, j'ai été envoyé à Bordeaux, le 2 décembre 1939, pour instruire de jeunes soldats avant qu'ils ne soient à leur tour envoyés sur le front.

Robert à ses débuts dans l'Armée ; en permission à Menditte.

André ELICHABE et Robert BAUDUIN soldats vers le début de la guerre.

Après un stage de formation à Granville, dans la Manche, pour apprendre à utiliser un canon contre les blindés allemands, j'ai à nouveau été envoyé sur le front, à Abblies, dans le Loiret, où faute de munitions et de nourriture nous avons été encerclés par les Allemands et obligés de nous rendre. C'est ainsi que j'ai été fait prisonnier le 16 juin 1940 et envoyé au stalag 7 A à Moosburg, à 25 km de Munich.

Arrivé au camp de prisonniers, dissuadé par une partie de ceux qui s'y trouvaient déjà et qui considéraient que travailler pour l'Allemagne, c'était procurer au front russe un soldat allemand de plus, j'ai refusé de collaborer. La nourriture quotidienne destinée aux prisonniers réfractaires se composait d'un broc de tisane pour 12, de 4 à 5 pommes de terre cuites pour chacun et d'une espèce de pain à partager entre 12. Par la suite, un dénommé Scapini, aveugle de naissance, a été nommé par le gouvernement de Vichy responsable des prisonniers de guerre. Il allait dans les camps de prisonniers sous prétexte de se rendre compte de ce qui s'y passait mais, vu son handicap, la situation réelle (en particulier la famine et les mauvais traitements) lui échappait totalement et il a décidé que tous les prisonniers devaient, bon gré, mal gré, collaborer avec les Allemands.

J'ai alors malgré moi été intégré, en été 1942, dans un commando de travailleurs qui a été expédié dans divers endroits d'Allemagne. Pour ma part, c'est chez un importateur de fruits et légumes (Lochner, à Munich) que j'ai été envoyé. Comme il me laissait crever de faim, je prélevais à son insu quelques fruits pour m'alimenter, ce qui m'a permis de reprendre quelques forces et de préparer mon évasion, à laquelle je pensais déjà dès le début de mes 34 mois de captivité. Avec le recul, je me dis que si c'était à refaire, j'aurais intégré plus vite un commando de travailleurs car cela m'aurait permis de préparer bien plus vite mon évasion car dans le camp de prisonniers ce n'était pas possible, d'une part parce que les miradors étaient occupés par des hommes armés, d'autre part parce que les fils de fer barbelés qui entouraient le camp étaient électrifiés et que toute tentative d'évasion se soldait par une électrocution. Quand un événement de ce genre se produisait, les Allemands nous faisaient défiler devant la dépouille du pauvre homme resté « collé » aux fils de fer barbelés, histoire de nous dissuader de faire la même tentative que lui …

C'est grâce à une équipe de prisonniers chargés de remplir des wagons de tonneaux de bière à destination des troupes allemandes d'occupation de la région parisienne que j'ai pu organiser mon évasion. Eux ne pouvaient rien envisager de tel pour eux-mêmes car ils étaient comptés chaque jour, avant et après leur travail. Il fallait choisir le bon moment, c'est-à-dire la courte période de mars à avril durant laquelle les marchandises n'étaient ni protégées du froid par des réchauds en hiver, ni de la chaleur de l'été par des pains de glace, car le seul endroit de ces wagons dans lequel il était possible de se cacher était justement l'emplacement réservé aux réchauds et pains de glace. Avec un autre prisonnier, Pierre Champanay, qui était de Tournus (Saône-et-Loire), je suis monté dans l'un de ces wagons et nous nous sommes tous deux cachés dans les emplacements libres de réchauds ou de pains de glace. Mais on ne pouvait s'y tenir que sur le dos, le ventre, le côté droit ou le côté

gauche, sans pouvoir bouger et nous étions donc obligés de satisfaire sous nous-mêmes nos besoins naturels. Nous n'avions pas faim, mais soif et n'avions d'autre possibilité pour boire que de mettre en perce grâce à un canif un petit tonneau de bière.

Ce voyage a duré dans ces conditions 8 jours et 8 nuits car à cette période (mars 1943) l'Allemagne était bombardée par les Américains et les Anglais, ce qui contraignait les Allemands à mettre souvent sur des voies de garage les trains de marchandises en attendant la fin des attaques des Alliés. Comme il ne fallait pas courir le risque d'arriver à Paris, lieu de livraison des marchandises prévu, où les Allemands nous auraient trouvés en même temps que leurs tonneaux de bière, nous avons quitté le wagon à Châteauroux, à 5h du matin, en sortant par l'espace étroit qui permettait de glisser en temps normal dans nos cachettes les réchauds ou pains de glace. Il y avait si peu de place qu'on n'a pu sortir qu'en passant les pieds d'abord, puis en levant les bras le long de la tête pour diminuer le volume du corps. Et pourtant, à l'époque, je ne pesais plus que 32 kg et mon compagnon d'évasion était tout aussi maigre !

Descendus du train à Châteauroux et sachant qu'on ne pouvait se fier à personne en cette époque de délation, nous nous sommes rendus dans une église et demandé à une paroissienne de nous envoyer le curé pour nous confesser. Lorsque le curé est arrivé, je lui ai expliqué les raisons de ma présence et l'ai informé que mon compagnon occupait l'autre confessionnal. Il nous a alors envoyés chez un médecin (dont j'ai oublié le nom) qui avait la réputation d'aider les gens en difficulté et qui nous a nourris et procuré des vêtements civils pour que nous puissions continuer notre route.

Après avoir marché toute une nuit dans une forêt pour franchir la ligne de démarcation, nous avons pris un autobus jusqu'à Loches où nous savions qu'il existait un bâtiment dont le rez-de-chaussée était occupé par des Allemands et le premier étage par des Français qui s'occupaient notamment des évadés et leur établissaient de fausses cartes d'identité afin que les Allemands ne les retrouvent pas. C'est à Loches que mon compagnon Champanay et moi nous sommes séparés, lui pour retourner chez ses parents à Tournus et moi pour aller à Pau et essayer de regagner Menditte.

A Pau, j'ai été hébergé quelques jours chez des amis de Mémé et Pépé, les Legeay, jusqu'à ce qu'André vienne en vélo de Menditte pour m'apporter une fausse carte d'identité qu'il s'était procurée à la mairie. Quelques jours après mon retour à Menditte, les autorités allemandes ont convoqué tous les hommes du village sur la place. C'est à ce moment-là que j'ai été averti par le maire de l'époque, Jean Héguy, que les Allemands recherchaient un évadé. Je me suis alors réfugié dans la grange à foin des Lucuix et me suis faufilé dans la soupente car il n'y avait pas assez de foin pour me cacher. Ce choix a été le bon car les Allemands ont déplacé à la fourche ce foin pour vérifier que personne ne s'y trouvait ! Ils avaient également fouillé toutes

les maisons et dès leur départ Anne-Marie, qui savait où je m'étais caché, est venue m'avertir de la fin de l'alerte.

Quelques mois plus tard, en novembre 1943, Marguerite et moi nous sommes mariés et allés nous installer à Mauléon, dans une maison qui donnait sur un petit ruisseau. Comme j'avais été dénoncé, les Allemands ont réussi à nous retrouver à Mauléon, renseignés par la mairie qui a tout de même eu la présence d'esprit de nous faire avertir par un voisin (Laxalt) que nous étions recherchés. Quelques instants après cet avertissement, les Allemands se sont présentés et j'ai pu de justesse m'enfuir par la seule fenêtre qui donnait sur le ruisseau pour leur échapper.

Nous nous sommes ensuite réfugiés chez les parents de l'institutrice de Menditte, qui demeuraient dans les environs de Mauléon. Pour ne pas faire courir de risques à ces gens-là nous avons pris la décision, Marguerite et moi, de nous séparer. Elle est retournée à Menditte et moi j'ai marché, accompagné d'André, toute une nuit dans la montagne pour trouver refuge chez un ancien prisonnier tandis qu'André repartait aussitôt par le même chemin pour regagner Menditte.

Après une semaine passée chez ce cultivateur qui, pour m'occuper, ne me donnait du travail que la nuit afin que je ne me fasse pas repérer par les voisins, j'ai pris la décision de partir avec Marguerite dans une grande ville où nous aurions plus de chances de passer inaperçus. C'est ainsi que nous avons choisi Lyon, où nous sommes arrivés avec une toute petite valise par le train après avoir fait le trajet Menditte-Pau à vélo par un froid glacial (c'était en janvier 1944).

A Lyon, des relations de Pépé nous ont trouvé un petit appartement et nous avons pu nous faire embaucher à la Poste, Marguerite dans un bureau de quartier où elle travaillait le jour et moi dans un centre de tri où je travaillais la nuit. Cela m'a permis de constater que de nombreuses lettres de dénonciation étaient adressées à la Kommandantur, d'en prendre connaissance, de les déchirer et d'en jeter les morceaux au WC. Des dénonciateurs s'étant probablement étonnés que leurs lettres restent sans effet, un soir les Allemands ont débarqué (armés, bien entendu) dans le centre de tri pour surveiller mon travail. Les ayant vus arriver, je me suis méfié et ai continué mon travail comme si j'étais seul, sauf qu'en leur présence je me suis abstenu de détruire la moindre lettre. Ils sont restés longtemps à m'observer, environ une heure, puis sont repartis bredouilles. Le lendemain, j'ai appris par la direction des Postes que j'étais soupçonné de détruire le courrier adressé à la Kommandantur.

L'appartement que nous occupions n'étant libre que momentanément, nous avons déménagé pour en occuper un autre, rue Danton. Comme j'étais toujours recherché par les Allemands, nous ne devions faire aucun bruit ni répondre au moindre coup de sonnette. Un beau jour, nous avons trouvé une convocation dans la boîte aux lettres …

(voir à ce sujet le témoignage ci-après de Marguerite)

Ensuite, j’ai été rappelé dans l’armée le 5 février 1945 pour l’instruction de jeunes recrues et ai continué ma carrière dans l’armée jusqu’au 1er décembre 1947, après avoir obtenu différents grades – dont celui de chancelier d’état-major – et formé des soldats pour la guerre d’Indochine. J’ai terminé cette carrière à l’état-major, Place Carnot, à Lyon. »

Marguerite Elichabe et Robert Bauduin dans la prairie de Menditte

Et près du Gave

<u>Témoignage de Marguerite ELICHABE</u>,
(propos recueillis en août 2010 par sa fille Nicole)

Marguerite ELICHABE

Après l'école primaire à Menditte, Marguerite fait ses études secondaires à la pension des Ursulines à Tartas jusqu'en 1939.

Le château des Ursulines, dit « château de Jeanne d'Albret » à Tartas dans les Landes.

Marguerite, puis ses sœurs Marie-Thérèse et Fernande, fréquenteront cette pension.

« Le 3 septembre 1939, la guerre est déclarée. Je me trouve au Pensionnat des Ursulines à Tartas, dans les Landes. C'était un château de Jeanne d'Albret, avec chemin de ronde qui dominait la ville et son cours d'eau, la Midouze, qui se jette dans l'Adour. Les classes, réfectoires, dortoirs, avaient été construits par la suite et étaient modernes pour l'époque. Donc, j'étais à Tartas et avais échoué à mon examen de philo, que je devais repasser à la session de septembre.

Or, mon année scolaire a été désastreuse : ma meilleure amie, Marie-Claire de Menditte, m'avait appris son intention d'entrer au couvent – ce qu'elle a fait très rapidement – et je m'en suis trouvée tellement désorientée que j'en ai été malade (maintenant, on dirait que j'en ai fait une dépression nerveuse, mais à l'époque on ne se souciait pas de ce genre de problèmes !). Je suis donc retournée au Pensionnat, comme si de rien n'était mais pourtant tellement malade que les cours se passaient autour de mon lit … et j'ai ainsi encore échoué aux examens de septembre !

A mon retour à Menditte, toujours en septembre 1939, la Municipalité avait été dissoute (pour cause de scandale, hypothétiquement dû au fait que le maire couchait avec sa secrétaire) et une délégation spéciale de trois membres, composée de MM. Théodore de Menditte, Jean Carriquiriborde – dit Jean Héguy – et Papa qui, seul, faisait partie de l'ancienne municipalité, a été nommée par la Préfecture. Par solidarité vis-à-vis de ses anciens collègues, Papa n'a pas voulu retourner à la mairie.

C'est alors que M. de Menditte m'a demandé de prendre le secrétariat de mairie, activité que j'ai exercée de 1939 à 1943. Pour cette activité, je gagnais 150 francs par mois, soit 5 francs par jour, de l'époque, autant dire pas grand-chose.

Mais de ce fait, je communiquais régulièrement avec la mairie de Mauléon, qui était notre chef-lieu de canton. J'étais seule, recevais les gendarmes et les Allemands, qui venaient pour réquisitionner des provisions (cochons, volailles). Je partais alors à vélo prévenir les propriétaires pour qu'ils puissent cacher leurs animaux après avoir envoyé les Allemands dans une toute autre direction.

Je m'occupais aussi de l'état civil et le maire, M. de Menditte, passait le soir, lorsque c'était nécessaire, pour signer les documents, cartes d'identité et autres.

CARTE D'IDENTITÉ

Empreintes Digitales

Nom ELICHABE
Prénoms Andrée Jeanne
Profession sans
Nationalité Française
Né le 2 Avril 1899
à Châlons sur Marne (Marne)
Domicile Menditte par Tardets Basses Pyr.

SIGNALEMENT

Taille 1m 61 Cheveux blonds
Bouche moyenne Yeux gris
Visage ovale Teint clair
Signes particuliers riant

Signature du Titulaire,
A. Elichabe.

Etabli à Menditte
Le 1er Février 1943
Le Maire ou le Commissaire,

Enregistré sous le N° 135

MAIRIE de MENDITTE (Bas.-Pyr.)

TIMBRE FISCAL 13 FRANCS

Carte d'identité d'Andrée Elichabe (née Létandart), établie à la mairie de Menditte en 1943, écrite de la main de sa fille Marguerite Elichabe alors secrétaire de mairie, et signée par le nouveau maire Théodore de Menditte.

En 1940-1941, Papa travaillait à Arudy, puis au Camp de Gurs, à une vingtaine de kilomètres de Mauléon, pour construire les baraquements destinés aux Espagnols prisonniers car opposés au Franquisme. En cette époque de guerre, avec toutes les privations que cela impliquait, Papa ne pouvait plus fabriquer de meubles car les gens ne se mariaient plus et c'était donc le seul travail qu'il avait trouvé pour pouvoir nourrir sa famille.

Je me suis mariée avec Robert le 24 novembre 1943 et huit jours après, nous nous installions à Mauléon dans une maison où nous disposions d'une cuisine au rez-de-chaussée et d'une chambre à l'étage. Comme Robert s'était évadé d'Allemagne, avait été dénoncé et était donc recherché par les Allemands, ces derniers se sont présentés à notre porte le jour de notre installation à Mauléon. Les Allemands étaient d'abord passés à Menditte pour me chercher et Maman leur avait alors dit qu'elle ne connaissait pas notre adresse, puis ils étaient allés à la mairie de Mauléon dont le personnel leur a fait faire un long détour afin d'avoir le temps de me prévenir. L'employé de mairie était encore chez nous lorsque la voiture allemande s'est garée devant la maison pour arrêter Robert. Dans la voiture, se trouvait déjà un prisonnier évadé (il avait été pris alors que fauchant de la fougère sur son terrain il était rentré chez lui pour chercher un outil, tombant ainsi sur les Allemands qui l'ont immédiatement arrêté). Je me souviens que, de la voiture, il demandait aux Allemands de ne pas le renvoyer à l'endroit où il était resté prisonnier …

Sur ces entrefaites, André est arrivé en vélo pour nous prévenir, mais trop tard : Robert s'était déjà sauvé en sautant dans le ruisseau qui longeait la maison et j'ai indiqué à André la direction qu'il avait prise. André l'a retrouvé et, à ma demande, lui a conseillé de se réfugier chez les parents de Madeleine Etchécopar, notre institutrice du village de Menditte et amie, qui avaient une ferme dans la montagne de Licharre. J'ai rejoint Robert dans ce refuge. Quelques heures plus tard, alerte : des coups sourds frappés à la porte nous réveillent … Heureusement, ce n'était qu'un voisin ! Robert a ensuite été hébergé plus haut dans la montagne. Comme les gens qui le cachaient risquaient leur peau, il ne devait pas se montrer. Il en a eu vite assez de se cacher comme un criminel ! A ce moment-là, j'étais chez les de Menditte à Tardets parce que les gendarmes de Mauléon m'avaient fait avertir que ce serait plus prudent que je me cache, les Allemands risquant de me prendre en otage pour obliger Robert à se rendre. (L'oncle Lanouguère de Robert et des amis à lui, qui faisaient tous partie de la Résistance, ont soupçonné un domestique de l'adjoint du maire de Menditte, qui fréquentait les Allemands, d'avoir dénoncé Robert et l'ont donc « descendu ». Mais ce n'est que plus tard, alors que nous étions déjà à Lyon et ne pouvions correspondre avec la famille, que nous avons eu connaissance de cette expédition punitive).

Revenus ensuite à Menditte, nous avons été recueillis au hameau chez les Bortelle, parents et voisins de la Tante Chélé de Robert. Nous avons su par la suite que les Allemands avaient fait une enquête sur nous, mais nous avions alors déjà quitté ce refuge pour ne pas mettre en danger ceux qui nous avaient hébergés.

Nous avons passé le Jour de l'An 1944 en famille et sommes partis le lendemain en vélo à Pau, avec une toute petite valise, pour nous réfugier chez les Legeay (Mme Legeay était une amie de Maman, originaire de Châlons). J'ai alors pu me renseigner auprès des autorités militaires qui, bien que l'Armée ait été dissoute, m'ont bien reçue (à part un employé qui m'avait dit que Robert aurait dû rester en Allemagne !), informée que Robert pouvait être reclassé dans les PTT et conseillé d'aller nous cacher dans une grande ville, comme Marseille ou Lyon. Comme Marseille n'avait pas bonne réputation, nous avons choisi Lyon où dans la proche banlieue, à Villeurbanne, un cousin germain de Papa – Henri Begnatborde - avait une petite fabrique de meubles. Je lui ai écrit pour lui annoncer notre arrivée, dès laquelle nous nous sommes rendus à la Poste principale de Lyon où Robert et moi avons été aussitôt embauchés. J'y ai travaillé jusqu'à la naissance de Nicole.

A cette époque-là, dès qu'on quittait une région, ou même si on élisait domicile ailleurs dans cette même région, il fallait déclarer l'adresse du nouveau domicile, ce que je n'ai pas fait en arrivant à Lyon pour éviter que l'on retrouve notre trace. Mais nous n'avons pas tardé à être rappelés à l'ordre et je suis donc allée au commissariat de quartier pour faire le nécessaire. Quand tous les nouveaux papiers ont été faits, j'ai dit que Robert et moi étions recherchés et qu'il serait donc facile désormais de nous retrouver. Très chic et sans commentaire, l'employé a alors déchiré tous les doubles des documents qui auraient pu faciliter le travail des Allemands. On respirait enfin un peu …

A la Poste, j'avais une collègue, Mlle Léry, qui un jour a disparu. Elle m'avait dit qu'elle était convoquée au Commissariat central et que cela l'inquiétait car elle connaissait des personnes qui l'avaient été également et qu'elle n'avait plus revues ensuite. Un peu plus tard, j'ai appris que son véritable nom était Lévy et, ne l'ayant plus revue, j'ai supposé qu'elle avait été déportée comme l'étaient alors tous les Juifs. A l'époque, on ne savait rien en France du sort qui était réservé à ces personnes …

Peu après, nous avons nous aussi reçu une convocation au Commissariat central de Lyon. Panique ! Etant recherché, Robert ne pouvait s'y présenter. Je suis donc retournée à la Poste pour demander à l'inspecteur de service mon après-midi afin de pouvoir me rendre à notre commissariat de quartier pour essayer de revoir l'employé qui nous avait déjà sauvé la mise en détruisant les doubles de nos papiers. L'inspecteur de la poste ayant commencé à m'engueuler devant collègues et clients, sans lui répondre je suis allée directement au bureau du receveur, qui m'a très bien accueillie et m'a accordé mon après-midi en me priant de le tenir au courant de la suite des événements (il faisait partie de la Résistance). J'ai ainsi retrouvé l'employé précité du commissariat de quartier, qui a téléphoné à son collègue du Commissariat central pour le prévenir de ma venue. Je me suis donc rendue auprès de ce dernier qui m'a dit « c'est vous qui avez peur de venir ? » et je lui ai répondu « avec vous, on ne sait jamais ! ».

En effet, à l'époque beaucoup de Français étaient pour les Allemands et l'ordre qu'ils représentaient à leurs yeux. Il faut dire qu'après l'arrivée au pouvoir en 1936 du Front Populaire, il y a eu beaucoup de grèves et de manifestations, la France désarmait tandis que l'Allemagne se réarmait, et que tout cela avait engendré chez certains pas mal de grogne.

Papa recevait un journal satirique « La victoire du dimanche », mais moi je ne connaissais rien à la politique car il n'en était jamais question au pensionnat. Je me souviens d'ailleurs d'une camarade de classe que son père, gros propriétaire terrien, venait voir chaque jour et qui, lorsqu'il lui a annoncé que le Cabinet était tombé, lui a demandé s'il s'agissait de celui du jardin !

A Lyon, Robert travaillait au tri des lettres et moi je faisais partie de la brigade de réserve à la Poste centrale. Un matin, la gare de Perrache a été bombardée (le tri se faisait juste derrière). Ce jour-là, j'effectuais un remplacement à la Croix-Rousse, qui a aussi été bombardée et il y a eu beaucoup de morts, en particulier la mère d'une de mes collègues, dont on n'a retrouvé que la main tenant encore son sac à main.

A la fin de l'Occupation, il y avait des bombardements tous les jours, tous les ponts « sautaient », les Anglais bombardaient la nuit et les Américains de jour. Ces derniers ne visant que de très haut, leurs objectifs rataient souvent leurs cibles mais en atteignaient malheureusement d'autres, des écoles en particulier. Après les bombardements ou même pendant, nous allions retrouver à l'autre bout de la ville, à pied, un couple d'amis pour savoir s'ils étaient sains et saufs et chemin faisant on se faisait rabrouer fermement, avec l'injonction de rentrer dans un abri. Pendant les bombardements de nuit, nous nous rendions dans l'abri de l'immeuble où l'on se retrouvait tous en pyjama ou chemise de nuit car on n'avait pas le temps de s'habiller.

Enfin, à la Libération, on a pu respirer et sortir sans inquiétude mais on voyait alors défiler sous les huées de la foule des femmes nues, les cheveux rasés, parce qu'elles avaient – ou étaient soupçonnées d'avoir - fréquenté les Allemands. »

Après la guerre, Robert et Marguerite ont déménagé de Lyon mais sont restés dans la région des Alpes (Annemasse près de la frontière avec la Suisse, puis Nangy).

Ils ont eu deux enfants, Nicole et Michel (nés en 1945 et 1948).

Pendant de nombreuses années (jusqu'au début des années 1980), la famille BAUDUIN se rendait l'été en vacances à Menditte, où Nicole et Michel retrouvaient leurs grands-parents Fabien et Andrée Elichabe, ainsi que leurs nombreux cousins et cousines.

Robert est décédé à l'âge de 96 ans le 9 septembre 2014.

Et Marguerite est décédée à 97 ans le 1er août 2018.

A Menditte en 1945, Robert BAUDUIN, son épouse Marguerite ELICHABE et leur fille Nicole, dans la prairie de la maison « Uhaltia »avec, à droite, Andrée et Fabien ELICHABE

A Menditte l'été 1957, Nicole et Michel Bauduin (derrière à gauche), avec quatre de leurs jeunes cousins et cousines.

Informations complémentaires recueillies par Nicole BAUDUIN, fille de Robert BAUDUIN et Marguerite ELICHABE en août 2010

« Mon Papa, Robert, a obtenu la Médaille des Engagés et la Médaille des Anciens Combattants. Récemment, la Mairie de Nangy lui a remis le « Diplôme d'Honneur aux Combattants de l'Armée Française 1939-1945 » en reconnaissance de son action pour la France. Ce diplôme, établi le 31 mars 2010, lui a été délivré par le Ministère de la Défense et des anciens combattants. »

Voici une photographie de ce diplôme ci-dessous.

Hommage de la ville de NANGY à Robert BAUDUIN (extrait de la revue de Nangy) en 2014

Souvenir et hommage

Nous avons eu le regret d'apprendre le décès du doyen de Nangy, Monsieur Robert Bauduin, survenu le 9 septembre 2014 à l'âge de 96 ans. Il habitait à Nangy depuis 1975 avec sa famille.

M. Bauduin, né en 1918, était un ancien militaire durant 11 ans, gradé adjudant-chef. Prisonnier lors de la deuxième guerre, il réussit à s'évader en 1943.

Il a été cadre aux établissements DAV à Annemasse.

Il a pu fêter ses 70 ans de mariage en novembre 2013 avec sa femme Marguerite née Elichabe (93 ans). De leur union, sont nés deux enfants Nicole et Michel.

Toutes nos pensées vont à son épouse et sa famille.

7

Article paru dans l'édition d'octobre 2014